

Pascal Ifri

ALBERTINE ASSASSINÉE ?

ENQUÊTE SUR UNE MORT SUSPECTE DANS
À LA RECHERCHE DU TEMPS PERDU



Hermann copyright NS 424 - fev 2023
Ne pas reproduire ni diffuser sans autorisation

DU MÊME AUTEUR

- Proust et son narrataire*, Genève, Droz, 1983.
- Céline et Proust. Correspondances proustiennes dans l'œuvre de L.-F. Céline*, Birmingham, Alabama, Summa Publications, 1996.
- Les Deux étendards de Lucien Rebatet: dossier d'un chef-d'œuvre maudit*, Lausanne, L'Âge d'Homme, 2001.
- Rebatet*, Puiseaux, Pardès, coll. « Qui suis-je? », 2004, seconde édition, 2015.
- Proust*, Grez-sur-Loing, Pardès, coll. « Qui suis-je? », 2008.
- Lucien Rebatet. *Étude sur la composition des Deux étendards* (éd.), Paris, Via Romana, 2017.

Hermann copyright NS 424 - fev 2023
Ne pas reproduire ni diffuser sans autorisation

INTRODUCTION¹

LE TÉLÉGRAMME DE M^{ME} BONTEMPS

Mon pauvre ami, notre petite Albertine n'est plus, pardonnez-moi de vous dire cette chose affreuse, vous qui l'aimiez tant. Elle a été jetée par son cheval contre un arbre pendant une promenade. Tous nos efforts n'ont pu la ranimer. Que ne suis-je morte à sa place ! (IV, 58)²

La mort accidentelle d'Albertine Simonet, annoncée au héros d'*À la recherche du temps perdu* par ce télégramme de M^{me} Bontemps, la tante de la jeune femme, constitue l'un des épisodes les plus surprenants, voire déconcertants, du roman. Comme l'écrit François Masse, « cette mort est tellement invraisemblable, tellement énorme qu'elle a l'air d'une boutade³ ». On est loin, en effet, de s'attendre à une telle résolution du dilemme de ce héros, qu'on peut appeler Marcel ainsi que le fait Albertine. Depuis des centaines de pages, il souhaitait se débarrasser de sa « maîtresse », dont la présence l'empêchait

1. Une partie de cette introduction a été reprise, légèrement modifiée, dans « Le télégramme de M^{me} Bontemps en question », *Revue d'études proustiennes*, n° 2, 14, « Le commerce des lettres », sous la direction d'Ilaria Vidotto, Paris, Classiques Garnier, 2021, p. 69-87.

2. Marcel Proust, *À la recherche du temps perdu*, 4 volumes, édition publiée sous la direction de Jean-Yves Tadié, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1987-1989. Toutes les citations du roman seront tirées de cette édition.

3. François Masse, « L'Esprit d'Albertine : le personnage de roman à l'ère de la vitesse moderne », thèse soumise à l'Université McGill en vue de l'obtention du grade de Ph.D. en langue et littérature françaises, Montréal, 2010, p. 257.

Hermann copyright NS 424 - fev 2023
Ne pas reproduire ni diffuser sans autorisation

de voyager, d'écrire et de rencontrer d'autres femmes, mais il en était incapable, son absence le rendant malade de jalousie. Et soudainement, alors qu'elle a fui l'appartement de celui qui essayait de contrôler ses moindres gestes pour se réfugier chez sa tante en Touraine, une chute de cheval miraculeuse la tue et résout le problème de Marcel qui, s'il va continuer à être torturé par le chagrin et une jalousie rétrospective pendant plusieurs mois, n'en est pas moins délivré de la jeune femme.

Après avoir lu cinq volumes de la *Recherche*, on peut difficilement imaginer qu'un poncif aussi usé – la mort par accident de « l'héroïne » – puisse trouver sa place dans un tel ouvrage. La surprise est d'autant plus grande qu'Albertine, le grand « amour » du héros-narrateur, est, si l'on fait abstraction de celui-ci, le personnage principal du roman puisqu'elle figure de façon préminente dans quatre des sept volumes et que son nom y « est mentionné 2 360 fois », soit bien plus que tout autre protagoniste. Cette statistique est révélée par Jean-Yves Tadié qui ajoute, citant Proust lui-même, qu'elle est le personnage « qui joue le plus grand rôle et amène la péripétie⁴ ». De plus, si elle « amène la péripétie », c'est entre autres raisons parce que sa mort représente une étape-clé dans le cheminement de Marcel qui, incapable de se résoudre à se séparer de la jeune femme, a besoin de ce *deus ex machina*, de ce coup de main du destin pour s'engager dans la voie, encore lointaine certes, qui le conduira au salut par la littérature. Il sait en effet depuis longtemps que la solitude est une condition essentielle pour qu'il puisse écrire, pour qu'il puisse, comme il le remarque à propos de l'amitié encombrante de Saint-Loup, extraire de lui-même et amener « à la lumière quelque chose qui y était caché dans la pénombre » (II, 95). En outre, il comprendra plus tard que « c'est le chagrin qui développe les forces de l'esprit » (IV, 484) et qui mène à la vérité. En tout cas, il

4. Jean-Yves Tadié, « Introduction générale », *À la recherche du temps perdu*, I, *op. cit.*, p. LXXXV. La citation de Proust vient d'une lettre de novembre 1915 à M^{me} Scheikévitch.

semble bien qu'Albertine devait mourir, comme le constate notamment Luc Fraise :

En faisant mourir celle qui « disparaît », le romancier évite la situation de vaudeville, reposant sur une passion orageuse et sa rupture finale. Par ailleurs, l'oubli et l'indifférence progressifs ne peuvent pas être conjoints : ils ne s'expérimentent que dans la psychologie du sujet, dont le héros sera le seul théâtre. Enfin la mort d'Albertine remplace la présence devenue indifférente par un réservoir d'interrogations romanesques⁵.

Si l'on admet qu'Albertine devait mourir pour toutes ces raisons, il n'en demeure pas moins que la mort par accident d'un protagoniste central constitue un poncif, un lieu commun qui contredit tout ce que Proust a déclaré ou écrit sur sa conception de la littérature. Ainsi, dans une lettre à Jacques Rivière du 6 février 1914, se défend-il, à propos du trio Swann-Odette-Charlus, « d'avoir voulu rééditer les banales situations de mari confiant en l'amant de sa femme⁶ » alors qu'à Gide, un mois plus tard, il affirme qu'il ne peut aimer, dans ses *Caves du Vatican*, les détails matériels et les événements extérieurs qui l'obligent à un effort que Balzac longtemps lui « imposa, et la réalité, la vie », après avoir apporté la précision suivante : « je ne peux pas [...] relater, quand j'écris, quelque chose qui ne m'a pas produit une impression d'enchantement poétique, ou bien où je n'ai pas cru saisir une vérité générale⁷ ». On retrouve la même idée dans son fameux article « À propos du "style" de Flaubert » où il dénonce le « parasitisme des anecdotes » et encense *L'Éducation sentimentale*, roman dans lequel

5. Luc Fraise, « Introduction », *La Fugitive, À la recherche du temps perdu*, VI, édition critique par Luc Fraise, Paris, Classiques Garnier, 2017, p. 16.

6. Marcel Proust, *Correspondance*, 21 volumes, édition de Philip Kolb, Paris, Plon, 1970-1991, t. XIII, p. 99. Toutes les citations de la correspondance seront tirées de cette édition.

7. *Ibid.*, t. XIII, p. 108.

« la révolution est accomplie ; ce qui jusqu'à Flaubert était action devient impression⁸ ». Bien entendu, cette conception de l'originalité en art et en littérature, par opposition aux poncifs imposés par la tradition, se retrouve tout au long de la *Recherche* où, dès *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, l'on peut lire : « D'ailleurs toute nouveauté ayant pour condition l'élimination préalable du poncif auquel nous étions habitués et qui nous semblait la réalité même, toute conversation neuve, aussi bien que toute peinture, toute musique originales, paraîtra toujours alambiquée et fatigante » (I, 542). Ces quelques passages indiquent clairement que les poncifs contre lesquels Proust se dresse ne sont pas seulement d'ordre linguistique, mais également d'ordre événementiel, le mot « poncif » étant alors utilisé au sens large, ainsi que l'indique d'ailleurs cette définition du *Grand Dictionnaire universel du XIX^e siècle* de Pierre Larousse : « On a donné par extension, en littérature, comme en peinture et en sculpture, le nom de *poncif* aux compositions qui manquent d'originalité et qui semblent faites sur un patron commun ». Toujours est-il que, comme l'explique Jean-Yves Tadié, « Proust refuse le roman "anecdotique" », car ce qui fait chez lui « l'importance d'un événement, c'est qu'il ouvre – ou non – sur la profondeur, sur le domaine spatial du sens, sur le temps aussi », et pour cela « rien ne vaut un fait insignifiant⁹ ». Bref, si la *Recherche* ne manque évidemment pas d'événements extérieurs, ce ne sont pas normalement ces événements qui jouent un rôle déterminant dans l'aventure intérieure que raconte le roman.

8. Marcel Proust, « À propos du "style" de Flaubert », in *Essais*, édition publiée sous la direction d'Antoine Compagnon, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2022, p. 1229, 1222.

9. Jean-Yves Tadié, *Proust et le roman : essai sur les formes et techniques du roman dans À la recherche du temps perdu*, Paris, Gallimard, 1971, p. 347, 349.

Ainsi la mort accidentelle d'Albertine est-elle, pour citer Margaret Mein, « une mort qui détonne¹⁰ » dans le contexte de la *Recherche*, ce que remarque également Nathalie Mauriac Dyer qui voit dans cet épisode « un topos romanesque usé¹¹ ». Toutefois, la critique la plus sévère en est faite par le romancier Claude Simon, pourtant profondément influencé par l'œuvre de Proust, qui, dans son discours de réception du prix Nobel de littérature à Stockholm, déclare :

[...] si la fin tragique de Julien Sorel sur l'échafaud, celle d'Emma Bovary empoisonnée à l'arsenic ou celle d'Anna Karénine se jetant sous un train peuvent apparaître comme le couronnement logique de leurs aventures et en faire ressortir la morale, aucune, en revanche, ne peut être tirée de celle d'Albertine que Proust fait disparaître (on pourrait être tenté de dire : « dont il se débarrasse ») par un banal accident de cheval...

Il justifie cette critique un peu plus loin, dans un passage qui fait d'ailleurs écho aux théories de Proust citées plus haut :

[...] il semble aujourd'hui légitime de revendiquer pour le roman (ou d'exiger de lui) une crédibilité, plus fiable que celle, toujours discutable, qu'on peut attribuer à une fiction, une crédibilité qui soit conférée au texte par la pertinence des rapports entre ses éléments, dont l'ordonnance, la succession et l'agencement ne relèveront plus d'une causalité extérieure au fait littéraire, comme la causalité d'ordre psycho-social qui est la règle dans le roman traditionnel dit réaliste, mais d'une causalité intérieure, en ce sens que tel événement, décrit et non plus rapporté, suivra ou précédera tel autre en raison de leurs seules qualités propres.

10. Margaret Mein, *Proust et la chose envolée*, Paris, A.-G. Nizet, 1986, p. 169.

11. Nathalie Mauriac Dyer, *Proust inachevé. Le dossier « Albertine disparue »*, Paris, Honoré Champion, 2016, p. 153.

Si je ne peux accorder crédit à ce *deus ex machina* qui fait trop opportunément se rencontrer ou se manquer les personnages d'un récit, en revanche il m'apparaît tout à fait crédible, *parce que dans l'ordre sensible des choses*, que Proust soit soudain transporté de la cour de l'hôtel des Guermantes sur le parvis de Saint-Marc à Venise par la sensation de deux pavés sous son pied [...] ¹².

Si l'épisode de la mort accidentelle d'Albertine fait tache dans la *Recherche*, il trouve probablement son origine dans l'accident d'avion qui, le 30 mai 1914, au large d'Antibes, a coûté la vie à Alfred Agostinelli, l'ancien chauffeur et secrétaire de Proust et principal modèle de la jeune femme. De fait, c'est peu après, à la fin de cette même année et en 1915, que l'écrivain, ayant décidé d'incorporer ce qu'on appelle communément « le roman d'Albertine » à l'ouvrage qu'il avait projeté et commencé à publier, a composé la première version de *La Prisonnière* et de *La Fugitive* ¹³. Et le bref passage contenant le télégramme de M^{me} Bontemps, présent dans cette première version, demeurera quasiment intact dans les différentes réécritures que connaîtra ce dernier volume, du manuscrit de la mise au net de 1916-17 aux deux dactylographies de 1922. Le fait que la mort de Proust, survenue cette année-là, l'ait empêché de corriger le volume sur épreuves – une étape lors de laquelle on sait qu'il remaniait considérablement ses textes – ne peut alors expliquer ou justifier la présence de ce passage incongru, car si peu proustien. Il est donc évident qu'il y tenait et probable qu'il l'aurait conservé s'il avait pu corriger les épreuves de *La Fugitive*. D'ailleurs, lorsque, peu

12. Claude Simon, *Discours de Stockholm*, Paris, Minuit, 1986, p. 20-22.

13. Suivant certaines conventions récentes, on utilisera ce titre pour désigner l'édition classique du sixième volume de la *Recherche* et *Albertine disparue* pour signifier la version remaniée par Proust peu avant sa mort. Toutefois, il faut noter que le volume de la « Bibliothèque de la Pléiade », qui reprend le texte traditionnel et auquel on se référera ici, est intitulé *Albertine disparue*.

avant sa mort, il décide de supprimer quelque 250 pages dactylographiées du volume, il conserve l'épisode du télégramme, qu'il modifie néanmoins en apportant une précision à propos de la promenade lors de laquelle Albertine trouve la mort : elle a lieu « au bord de la Vivonne¹⁴ », ce qui indique que la jeune femme s'est réfugiée, non plus en Touraine où habite M^{me} Bontemps, mais à Combray. Cet ajout et ses implications pour l'argument de ce livre seront discutés en détail plus tard, mais ce qui importe pour le moment, c'est de souligner que l'épisode en question ne constitue pas, de la part de Proust, une erreur ou une maladresse, comme il en existe tant dans les deux derniers volumes, erreur ou maladresse qu'il aurait corrigée si la mort ne l'en avait empêché.

Alors que penser de cette mort sans cadavre ni enterrement dont la réalité n'est jamais remise en question par Marcel, même si, mystérieusement, le narrateur écrit qu'il avait « des doutes sur la vie, sur la mort d'Albertine » (IV, 74) ? Pourtant, avant et après la disparition de celle-ci, il ne cesse de mettre en doute et de décortiquer les mobiles se cachant derrière ses moindres actes, de s'interroger et de se torturer à propos des faits les plus insignifiants la concernant. N'aurait-il cependant pas de bonnes raisons de penser que le télégramme de M^{me} Bontemps et même les deux lettres d'Albertine qu'il reçoit juste après pourraient constituer des stratagèmes visant à se débarrasser de lui définitivement ? Ce serait d'autant plus logique qu'à ce point de l'histoire Marcel doit bien se rendre compte que la jeune femme a compris qu'il n'a nulle intention de l'épouser et qu'elle compromettrait ses chances de faire un bon mariage en retournant vivre chez lui.

Que penser de cet épisode donc ? Ce n'est certes pas le seul épisode incongru de la *Recherche* – on verra dans le premier chapitre de ce livre qu'ils sont légion –, mais le rôle central

14. Marcel Proust, *Albertine disparue*, édition originale de la dernière version revue par l'auteur, établie par Nathalie Mauriac et Étienne Wolff, Paris, Grasset, 1987, p. 111.

qu'il occupe dans la narration lui confère un statut spécial et empêche de le considérer au même titre que les autres, dont la plupart sont secondaires ou même souvent anodins. Cependant, le plus simple et le plus évident est de le prendre pour argent comptant et d'admettre que c'est le moyen qu'a choisi Proust, influencé par la mort dramatique d'Agostinelli, pour « se débarrasser » de son encombrant personnage. C'est ce qu'ont fait à l'unanimité les critiques, y compris ceux cités plus haut qui, malgré leurs réserves, n'en ont pas moins accepté la réalité de la chute mortelle d'Albertine.

Peut-on faire autrement ? C'est en tout cas ce que nous nous proposons de faire dans cet ouvrage en remettant en question la véracité de la nouvelle qu'annonce le télégramme de M^{me} Bontemps. Le passage constituerait donc une fausse piste, un de ces « fils narratifs [qui] n'ont pas été menés à leur terme¹⁵ » étudiés par Maya Lavault ou encore une variété de ces « amorçages » dont fourmille le roman. Le mot « amorçage », utilisé notamment par Nathalie Mauriac Dyer à partir de la remarque de Proust selon laquelle « il n'y a pas un détail qui n'en amorce un autre dans le même volume, ou dans les volumes suivants¹⁶ », désigne des « pierres d'attente¹⁷ », des éléments ou des faits que le narrateur mentionne en passant pour préparer tel ou tel événement raconté plus loin. Parmi ces amorçages figure la description de la signature de Gilberte (I, 493) qui ne trouve sa justification que des années et quatre volumes plus tard, lorsque Marcel la confond avec celle d'Albertine dans un télégramme qu'il reçoit de la première tandis qu'il se trouve à Venise (IV, 220, 234). Cependant, comme le note Nathalie Mauriac Dyer, certains de ces amorçages sont

15. Maya Lavault, « Des secrets à l'œuvre : formes et enjeux romanesques du secret dans *À la recherche du temps perdu* de Marcel Proust », thèse de doctorat inédite, Université Paris IV-Sorbonne, décembre 2009, p. 396.

16. Marcel Proust, *Correspondance*, t. XIX, p. 519.

17. Nathalie Mauriac Dyer, « Éditions et lectures de *Sodome et Gomorrhe* », *Bulletin Marcel Proust*, n° 51, 2001, p. 71.

« presque indiscernables » alors qu'il est probable que d'autres sont restés « indiscernés¹⁸ » ou inaboutis. C'est donc à cette dernière catégorie qu'appartiendrait, pour une raison ou pour une autre, comme l'inachèvement du roman, le télégramme de M^{me} Bontemps, la mauvaise lecture de celui de Gilberte à Venise, qui fait croire pendant un certain temps à Marcel qu'Albertine est toujours vivante, étant elle-même une fausse piste. Toutefois, cette fausse piste présente un double intérêt pour l'argument présenté dans ce livre. Elle révèle à la fois que Proust a au moins entretenu l'idée d'introduire le doute quant à la véracité du télégramme de M^{me} Bontemps, ce que corroborent d'ailleurs des avant-textes ou des esquisses sur lesquels on reviendra, et confirme que Marcel, puisqu'il pense alors qu'Albertine n'est pas morte, n'a, curieusement, ni vu le corps de la jeune femme, ni assisté à ses obsèques.

Cette lecture de la nouvelle annoncée par M^{me} Bontemps engendrerait donc un ou plusieurs de ces « textes possibles », « textes virtuels » ou « textes fantômes » qui existent en filigrane de certains romans et qui ont été notamment théorisés par Michel Charles : « [...] c'est l'idée [...] que le texte est environné de possibles, que le texte dont nous poursuivons la logique non seulement aurait pu être autre, mais est autre, en même temps, qu'il est comme doublé, à chaque instant, d'autres histoires, d'autres réseaux thématiques¹⁹ ». Cette idée

18. *Ibid.*

19. Michel Charles, *Introduction à l'étude des textes*, Paris, Éditions du Seuil, 1995, p. 168-169. Sur cette notion de textes possibles, voir également Lubomír Doležal, *Heterocosmica: Fiction and Possible Worlds*, Baltimore et Londres, The Johns Hopkins University Press, 1998 ; *La Théorie littéraire des mondes possibles*, textes réunis et présentés par Françoise Lavocat, Paris, CNRS Éditions, 2010 ; *La Case blanche. Théorie littéraire et textes possibles, Actes du colloque Fabula*, sous la direction de Marc Escola et Sophie Rabau, *La Lecture littéraire* 8, Reims, Presses Universitaires de Reims, 2006. À noter que ce dernier ouvrage contient un essai consacré à la *Recherche* et particulièrement à *La Fugitive* : Maya Lavault, « "Monde des possibles" et possibles narratifs dans *À la recherche du temps perdu* », p. 235-250.

s'applique particulièrement à la *Recherche*, dont Charles utilise d'ailleurs plusieurs passages comme exemples incluant des textes possibles et dont il note que c'est une œuvre qui n'a « jamais su négocier son achèvement²⁰ ». Même si cette remarque fait allusion à la conclusion ambiguë du *Temps retrouvé*, ne se vérifie-t-elle pas également et surtout dans le cas de *La Fugitive* qui est un volume achevé arbitrairement et dont il existe deux versions ? De plus, il s'accompagne de nombreuses esquisses et variantes dont certaines auraient sans doute été retenues et même développées par Proust s'il en avait eu le loisir. En tout cas, il est difficile d'imaginer un texte auquel conviendrait mieux le commentaire suivant de Charles :

C'est là qu'intervient [...] la notion de « possibles », et non seulement des possibles de l'écriture, mais aussi et surtout des possibles de la lecture, ou des possibles que la lecture attribue à l'écriture. Le texte réel sera considéré comme aussi efficace par ce qu'il n'utilise pas et abandonne que par ce qu'il met effectivement en œuvre ; le texte réel sera considéré comme environné de textes virtuels et traversé par eux, au point qu'il devient lui-même un texte virtuel parmi d'autres²¹.

Se pose toutefois la question de savoir si et de quel droit on peut douter de la véracité d'un fait qui n'est jamais véritablement discuté ou disputé et apparaît clairement établi dans le reste de *La Fugitive* et dans *Le Temps retrouvé*, même si les allusions à Albertine dans ce dernier volume sont rares, et pour cause puisqu'une bonne partie en a été rédigée avant que Proust ne se lance dans « le roman d'Albertine ». Cette question appelle une réponse positive pour deux raisons. La première est, comme on le verra en détail dans le premier chapitre, que l'histoire est racontée par un héros-narrateur qui est l'archétype du narrateur non fiable, pour reprendre le

20. Michel Charles, *Introduction à l'étude des textes*, p. 327.

21. *Ibid.*, p. 108.

concept théorisé en 1961 par Wayne Booth²². Du premier au dernier volume, en effet, Marcel, le personnage, ne cesse de mentir ou de cacher des choses à ses interlocuteurs, même si c'est surtout dans les parties consacrées à Albertine qu'apparaît ce trait de son caractère. Pire, comme on peut s'y attendre de la part d'un homme qui a eu toute sa vie ce rapport particulier avec la vérité, le narrateur qu'il est devenu continue à agir de même vis-à-vis de son lecteur qu'il manipule, trompe, mène en bateau, et auquel il cache un grand nombre de faits dont la connaissance serait pourtant nécessaire à la compréhension de certains actes ou événements. Bref, toute l'histoire étant relatée d'un seul point de vue, celui d'un narrateur non fiable, il est légitime de s'interroger sur la véracité de ce que ce narrateur raconte ou explique. Cependant – et c'est la deuxième raison –, comme toute lecture, même d'un roman conduit à la première personne, n'est possible que si le lecteur accepte pour authentique le récit qui lui est présenté, ce lecteur est en droit de questionner cette authenticité seulement si ce récit contient des indices lui offrant des motifs d'en douter, ce qui est le cas pour un certain nombre d'événements relatés ou présentés dans la *Recherche*, et notamment la mort accidentelle d'Albertine. Ce sera le sujet de cet ouvrage. Une lecture attentive du roman amène en effet à se poser toutes sortes de questions sur le sort de la jeune femme. Est-elle vraiment

22. Wayne Booth, *The Rhetoric of Fiction*, Chicago et Londres, The University of Chicago Press, 1961, p. 158. L'expression originale est « unreliable narrator ». Parmi les travaux plus récents sur le sujet, citons Ansgar Nünning, « Unreliable Compared to What? Towards a Cognitive Theory of Unreliable Narration: Prolegomena and Hypotheses », in Walter Grünzweig et Andreas Solbach (dir), *Grenzüberschreitungen: Narratologie in Kontext / Transcending Boundaries: Narratology in Context*, Tübingen, Gunter Narr Verlag, 1999, p. 53-73 ; Greta Olson, « Reconsidering Unreliability: Fallible and Untrustworthy Narrators », *Narrative*, n° 11, 1, 2003, p. 93-109 ; et Frank Wagner, « Quand le narrateur boit(e)... (Réflexions sur le narrateur non-fiable et/ou indigne de confiance) », *Arborescences, revue d'études françaises*, n° 6, 2016, p. 148-175.

morte, comme semblent le croire Marcel et/ou le narrateur ? Et si c'est le cas et si elle n'est pas morte de façon accidentelle, alors comment ? S'est-elle suicidée, comme le croit Andrée, sa meilleure amie ? A-t-elle été assassinée ? Si oui, comment, par qui et pourquoi ?

Avant de tenter de répondre à ces questions ou au moins les examiner, ce qui sera fait dans les chapitres qui suivent, il convient de justifier leur validité en donnant les raisons pour lesquelles il est permis de douter de la véracité de la nouvelle annoncée par M^{me} Bontemps à Marcel. Il faut d'abord souligner que les faits relatés dans le télégramme de cette dernière s'appuient sur un seul et unique témoignage, le sien, et que personne d'autre dans le roman ne corrobore la réalité de l'accident dont aurait été victime Albertine. Les quelques mots qui composent le télégramme n'indiquent pas clairement si M^{me} Bontemps a été témoin du drame, mais impliquent qu'elle se trouvait près du lieu où il s'est déroulé puisqu'elle affirme : « Tous nos efforts n'ont pu la ranimer », sans préciser qui était l'autre – ou les autres – personne(s) présente(s). Lorsqu'un événement aussi important – la mort de « l'héroïne » et un des tournants du roman – se produit et que cet événement repose sur le témoignage d'une seule personne, il est justifié de s'interroger sur la fiabilité de cette personne.

Qui est M^{me} Bontemps et peut-elle être considérée comme une femme digne de confiance ? Tante d'Albertine qu'elle a recueillie après que celle-ci est devenue orpheline, mariée à un haut fonctionnaire, elle est mentionnée pour la première fois dans la première partie d'*À l'ombre des jeunes filles en fleurs* où le narrateur la décrit comme « si commune, si méchante » (I, 504) avant de la présenter comme une femme snob, jalouse (I, 512-513, 592-593) et même menteuse (I, 595). Dans la deuxième partie du même volume, Albertine révèle à Marcel qu'elle n'aime pas sa tante « qui n'a jamais eu qu'un désir, se débarrasser de moi » (II, 237) alors que le peintre Elstir la considère comme « une femme méprisante, intrigante et aussi inintéressante qu'intéressée » (II, 281). Elle est si intéressée et

Hermann copyright NS 424 - fev 2023
Ne pas reproduire ni diffuser sans autorisation

si avide de marier sa nièce qu'elle accepte que celle-ci vive avec Marcel, une situation qui n'est possible que parce que la jeune femme n'a « pour parente la plus rapprochée M^{me} Bontemps qui déjà chez M^{me} Swann n'admirait chez sa nièce que ses mauvaises manières et maintenant fermait les yeux sur tout si cela pouvait la débarrasser d'elle en lui faisant faire un riche mariage où un peu de l'argent irait à la tante » (III, 557). C'est aussi ce que pense Marcel juste après le départ d'Albertine : « Il est triste de penser que les Bontemps sont des gens véreux qui se servent de leur nièce pour m'extorquer de l'argent » (IV, 5). C'est d'ailleurs pour cette raison que, quand il essaie de convaincre Saint-Loup de se rendre en Touraine pour favoriser le retour d'Albertine en offrant trente mille francs à la tante de celle-ci, soi-disant « pour le comité électoral de son mari », il ne contredit pas son ami qui lui demande : « Elle est malhonnête à ce point-là ? » (IV, 25). Bref, il est parfaitement légitime de s'interroger sur l'honnêteté de cette femme, qui, d'ailleurs, à force d'intrigues et de manipulations, finira « une des reines [du] Paris de la guerre » (IV, 301), et donc de se poser des questions sur la véracité de la nouvelle annoncée par son télégramme.

Cela l'est d'autant plus qu'Andrée, le seul personnage du roman qui confirme la mort d'Albertine, jette un sérieux doute sur la version donnée par le télégramme de M^{me} Bontemps puisqu'elle soupçonne que son amie s'est suicidée, comme elle le dit à Marcel après lui avoir révélé l'étendue de ses perversions, qui impliquaient de très jeunes filles : « Au fond, elle sentait que c'était une espèce de folie criminelle, et je me suis souvent demandé si ce n'était pas après une chose comme cela, ayant amené un suicide dans une famille, qu'elle s'était elle-même tuée » (IV, 180). Andrée a beau être aussi menteuse que Marcel, le fait qu'elle envisage une telle hypothèse remet en question la thèse de l'accident et peut-être même les circonstances de la mort d'Albertine, car il est difficile d'imaginer qu'on puisse se suicider en tombant de cheval, même si cette possibilité ne peut pas être totalement écartée comme on le verra plus loin.

Hermann copyright NS 424 - fev 2023
Ne pas reproduire ni diffuser sans autorisation

Le propos de ce livre est donc d'examiner en détail le sujet de la mort d'Albertine à partir d'une lecture attentive du roman et de considérer tous les scénarios possibles : l'accident et le suicide, bien entendu, mais aussi la possibilité qu'Albertine ne soit pas morte – qui serait sans doute une explication du mensonge possible de M^{me} Bontemps – et même et surtout celle qu'elle ait été assassinée, qui, ironiquement, pourrait impliquer la bonne foi de la tante de la jeune femme au cas où le crime aurait été maquillé en accident. La thèse de l'assassinat d'Albertine sera privilégiée.

On rétorquera immédiatement que si l'accident mortel d'Albertine « détonne » dans un roman tel que la *Recherche*, son assassinat détonnerait bien davantage. Les deux premiers chapitres répondent à cette objection. Le premier, « Mensonges, incertitudes et aberrations », s'efforce de montrer que non seulement le roman de Proust met en scène un héros-narrateur (et des personnages) non fiables, avec comme conséquence que rien de ce qu'il relate ne peut être certain, mais encore qu'il fourmille d'extravagances, de bizarreries, d'invraisemblances et de contradictions telles que l'assassinat hypothétique d'Albertine n'y serait nullement déplacé. Le deuxième, « La *Recherche*, "roman policier" », développe cette idée en suivant deux axes : d'abord, l'ouvrage est structuré comme une sorte de roman policier dans lequel Marcel serait une sorte de détective en quête d'une vérité métaphysico-philosophique, mais dont la quête est interrompue par une enquête plus prosaïque, celle sur la vérité d'Albertine ; ensuite, le roman, dans lequel règne le mal, contient de nombreuses comparaisons puisant dans le registre du crime et plusieurs passages mettant en scène des personnages manifestant des désirs de meurtre. Quant au troisième chapitre, « Les morts d'Albertine », il examine trois scénarios possibles concernant la disparition de cette dernière : sa mort est une mystification visant à tromper Marcel et la nièce de M^{me} Bontemps est bien vivante ; elle est effectivement décédée des suites d'une chute de cheval ; elle s'est suicidée, comme le croit Andrée. C'est le quatrième chapitre,

Hermann copyright NS 424 - fev 2023

Ne pas reproduire ni diffuser sans autorisation

« Albertine assassinée ? (I) », qui commence à considérer la thèse du crime dont aurait été victime la jeune femme en s'attachant à la responsabilité de Marcel dans sa mort et aux indices suggérant la possibilité de l'assassinat. Le cinquième chapitre, « Albertine assassinée ? (II) », après avoir passé en revue les coupables possibles et leurs éventuels mobiles, se concentre sur le principal suspect et sur sa personnalité, présente les indices qui le désignent comme tel et offre une lecture en ce sens du récit des événements entourant la mort de la « maîtresse » de Marcel. Le chapitre suivant, « Barrez tout », reconsidère le sujet à partir des derniers changements apportés par Proust à son manuscrit, changements qui, s'ils épargnent le passage du télégramme de M^{me} Bontemps, remettent en question certaines circonstances-clé de l'accident – ou prétendu accident – d'Albertine et renforcent les autres théories expliquant la disparition de celle-ci. La conclusion, enfin, essaie d'apporter une réponse au mystère de la mort d'Albertine à la lumière des éléments rassemblés dans les chapitres précédents et d'une série de théories, notamment celles des textes possibles ou des textes virtuels.